

Le Soir - SERGE MARTIN 27 octobre 2000

Pour fêter les 75 ans de la grande salle du Palais des beaux-arts de Bruxelles, on avait visé haut. Colin Davis, souverain dans Berlioz ; Harnoncourt, à la fois maîtrisé et surprenant dans son programme viennois ; Gergiev, survolté et tumultueux dans Tchaïkovski et Chostakovitch ; Boulez, implacable rythmicien d'un « Sacre du printemps » d'anthologie. Des programmes clés sur porte, où chacun était un peu chez soi dans la salle Henry Le Boeuf. Et celle-ci de leur offrir tout l'éclat qui fait la réputation de son acoustique.

Les surprises viennent plutôt d'ailleurs. Que le mélange de rigueur et d'énergie de Boulez fasse exploser la salle de bonheur à la fin du « Sacre » n'étonne plus personne. Que ce même public fasse un réel triomphe aux « Notations » pour orchestre composées d'après un cycle de pièces pour piano de 1945 est beau-coup plus surprenant. Mais le chef et le compositeur s'étaient, pour la circonstance, offert le support du somptueux pédagogue qu'est Boulez. Brièvement, ce dernier a expliqué son processus de composition, faisant ensuite exécuter chaque pièce pour piano, avant son extension orchestrale. Et soudain, voilà que la plus austère des musiques se mettait à parler, parce qu'on en avait révélé les mystères. Une initiative qui recevait, le lendemain, son écho lorsqu'on a demandé au musicien français de commenter « Le Sacre du printemps » pour un public de jeunes.

Autre constatation réconfortante : la place tenue par l'Orchestre national de Belgique au milieu de cette constellation de géants. Disons-le franche-ment : dans un tel environnement, il y a à peine dix ans, nul n'aurait osé programmer l'ONB dans la « Neuvième » de Beethoven. Le résultat, pour-tant, est là. En dépit d'un quatuor vocal inégal, Mikko Franck a emmené son orchestre au bord du gouffre dans des tempi d'une vitesse hallucinante. On se serait cru revenu au temps de Toscanini. On sait que les indications métronomiques de Beethoven, souvent contestées, vont dans ce sens. Il n'empêche : le résultat est aussi fragile que fulgurant, avec l'aide, il est vrai, du formidable chœur du Musikverein de Düsseldorf.

Tout au plus peut-on regretter que la part de la création dans cet imposant édifice commémoratif soit très timide : un petit « tune » de Philippe Boesmans, créé par Jan Michiels au cours d'un très subtil concert consacré à la musique pour piano du XXe siècle. On aurait aimé découvrir une belle page symphonique, par exemple en ouverture du concert de l'ONB. Le bilan est rassurant : Bruxelles a encore la capacité de remplir sa plus grande salle plusieurs fois en une semaine, pour des manifestations d'envergure. Mais les grandes machines symphoniques ne sont pas les seuls faits d'armes de l'auguste salle. S'y cantonner serait oublier qu'elle fut un haut lieu de conférences, de concerts de jazz et de récitals, genres absents de la commémoration où seul le Ballet royal du Cambodge (1) représentera la musique du monde, qui y a conquis tout récemment sa place.

Une absence, toutefois, étonne vraiment : celle de la musique ancienne, une des terres d'élection des artistes belges et une des plus grandes réussites de programmation de la direction musicale du Palais des beaux-arts depuis son arrivée à la Société philharmonique. Mais ne boudons pas notre plaisir, il reste encore, ce mercredi, une soirée Boulez : pure et dure, avec son « Livre pour cordes » et la « Septième symphonie » de Mahler. Les plus beaux plaisirs doivent savoir se mériter. Ce sera un enseignement fort de cet anniversaire.

(1) Pierre Boulez et l'orchestre symphonique de Londres, ce mercredi 27 octobre, et le Ballet royal du Cambodge, le 28, tous deux à 20 heures.

Übersetzung: Dr. Walter Pietzschmann

Um das 75-jährige Jubiläum des Großen Saales des Palais des Beaux-Arts von Brüssel zu feiern, ist man hoch eingestiegen. Colin Davis, souverän bei Berlioz; Harnoncourt, gleichermaßen beherrscht und überraschend in seinem Wiener Programm, Gergiev, überbordend und tobend bei Tchaikowsky und Schostakowitsch; Boulez, unerbittlicher

Rhythmiker eines erlesenen „Sacre du printemps“. Schlüsselfertige Programme, bei denen jeder ein bisschen zu Hause war im Saal Henry Le Boeuf. Und dieser konnte ihnen den ganzen Glanz darbieten, der die Reputation seiner Akustik ausmacht.

Die Überraschungen kommen vielmehr von anderswo. Daß die Mischung aus Strenge und Energie von Boulez den Saal am Ende des „Sacre“ explodieren lässt, erstaunt niemanden mehr. Daß das gleiche Publikum den „Noctations“ für Orchester, komponiert nach einem Pianozyklus von 1945, einen wahrhaften Triumph bereitet, ist viel überraschender. Aber der Dirigent und der Komponist hatten sich für diese Gelegenheit der Unterstützung des hervorragenden Pädagogen bedient, wie Boulez ist. Kurz, letzterer hat seinen Kompositionsprozeß erläutert und sodann jedes Stück auf dem Klavier vor der Orchesterausführung spielen lassen. Und plötzlich begann auch die rauheste Musik zu sprechen, weil man ihre Geheimnisse enthüllt hatte. Eine Initiative, die am folgenden Tag ihr Echo fand, als man den französischen Musiker gebeten hat, das „Sacre du Printemps“ für ein junges Publikum zu kommentieren.

Eine weiter wohltuende Feststellung: Der Platz, den das Belgische Nationalorchester innerhalb dieser Ansammlung von Giganten einnimmt. Seien wir ehrlich: In einer solchen Umgebung hätte vor kaum zehn Jahren niemand gewagt, das NOB mit der „Neunten“ von Beethoven auftreten zu lassen. Dennoch lässt sich das Ergebnis sehen. Trotz eines unausgewogenen Solistenquartetts hat Mikko Franck sein Orchester an den Rand des Abgrundes mitgerissen in Tempi von halluzinationserzeugender Geschwindigkeit. Man fühlte sich in die Zeit von Toscanini zurückversetzt. Man weiß, dass die metronomischen Angaben von Beethoven, oft strittig, in diese Richtung weisen. Nichtsdestoweniger: Das Resultat ist ebenso fragil wie fulminant – mit der Hilfe allerdings des herausragenden Musikvereins von Düsseldorf.

Höchstens kann bedauern, dass der Anteil der Uraufführungen in diesem imposanten erinnerungsträchtigen Gebäude sehr schüchtern ist: Ein kleiner „tune“ von Philippe Boesmans, dargestellt von Jan Michiels während eines sehr subtilen Konzerts, das der Klaviermusik des zwanzigsten Jahrhunderts gewidmet war. Man hätte gerne ein schönes symphonisches Blatt entdecken wollen, beispielsweise als Ouvertüre zum ONB-Konzert.

Die Bilanz ist beruhigend: Brüssel ist noch immer in der Lage, seinen größten Saal mit Aufführungen einer gewissen Spannweite mehrere Male in einer Woche zu füllen. Aber die großen symphonischen Werte sind nicht die einzigen Waffenarsenale des erlauchten Saales. Sich darauf zu beschränken hieße vergessen, dass er ein hochangesiedelter Ort von Konferenzen, Jazzkonzerten und Rezitals war, Gattungen, die beim Jubiläum fehlen, wo nur das Königliche Ballett von Kambodscha (1) die Musik der Welt vertreten wird, die dort ganz kürzlich ihren Platz errungen hat.

Ein Fehlen jedenfalls erstaunt wirklich: das der alten Musik, einem der Vorzugsgebiete der belgischen Künstler und einem der größten Programm-Erfolge der Musikdirektion des Palais des Beaux-Arts seit ihrem Eintritt in die Philharmonische Gesellschaft.

Aber wir müssen nicht passen in unserem Vergnügen. Es verbleibt noch diesen Mittwoch ein Boulez-Abend: Rein und rauh mit seinen „Livre pour cordes“ und der 7. Symphonie von Mahler. Die schönsten Freuden sollen zu genießen sein. Das wir ein starker Markstein dieses

Jubiläums sein.

(1) Pierre Boulez und das London Symphonie Orchestra, Mittwoch, 27. Oktober, und das Königliche Ballett von Kambodscha. Am 28., beides um 20 Uhr.

Ich danke nochmals ausdrücklich Dr. Pietzschmann für die Übersetzungsarbeit, Georg Lauer für die Koordination und Hermann Oehmen für das "Finden" dieses Artikels im Internet.

**Manfred Hill
-Vorsitzender-
am 9. November 2004**